

*À partir de Virginie Poitrasson
« Tantôt, tantôt, tantôt » (Seuil,
2023).*

*Atelier ouvert du 23 au 29 mars
2025.*

*Nota : merci de préciser le titre
souhaité pour votre contribution
(sinon attribué par nos soins).*

ONT PARTICIPE

<i>Ugo Pandolfi Protocole</i>	5
<i>Philippe Liotard Comme chaque jour</i>	6
<i>Françoise Renaud Il n'y aura qu'une peur</i>	8
<i>Laurent Stratos Mon existence (deuxième esquisse)</i>	9
<i>Catherine Plée Ouvrir grand</i>	16
<i>Natacha Devie Sur lequel tu peux compter</i>	18
<i>Gilda Gonfrier Tenir debout</i>	19
<i>Patrick Blanchon Je sera on</i>	20
<i>Nathalie Holt Ce sera ce serait</i>	23
<i>Piero Cohen Hadria Infinitifs</i>	24
<i>Isabelle Charreau Entrelacs</i>	27
<i>Solange Vissac Ce qui pourrait faire naissance</i>	28
<i>Philippe Sahuc Saüc Tirer la langue à Paul</i>	30
<i>Marie Moscardini Conjuré l'absence</i>	33
<i>Manon Lafage Hivernies</i>	34
<i>Anne Dejardin RAI</i>	36
<i>Rebecca Armstrong Conjuré la ville</i>	38
<i>Raymonde Interlegator Danser encore</i>	39
<i>Jean-Luc Chovelon Une idée de chaleur</i>	40
<i>Jacques de Turenne Vivre malgré</i>	41
<i>Caroline Diaz Toujours passant</i>	43
<i>Catherine Serre Éboulis</i>	44
<i>Nicolas Hacquart Première et dernière fois</i>	45
<i>Alexia Monrouzeau Ferme ta gueule</i>	47
<i>Annick Nay Lignes de faille</i>	48
<i>Danièle Godard-Livet Lire</i>	50
<i>Khedidja Berassil Conjuré l'absence</i>	52
<i>Christine Eschenbrenner Précipité</i>	54

<i>Christophe Testard Les énoncés performatifs</i>	56
<i>Nicolas Larue On ne sait jamais</i>	59
<i>Brigitte Célrier L'aube attendue</i>	61
<i>Juliette Derimay Ta peur, elle est en toi</i>	62
<i>Pierre Ménard Conjugaison des conjurations</i>	64
<i>Hélène Boivin Dehors dedans</i>	66
<i>Michèle Cohen La pie</i>	68
<i>Betty Gomez Ce que nous voulons, ce que nous sommes</i>	69
<i>Valérie Mondamert Empiler du bois</i>	70
<i>Ève François Cataclysmoapocalyptique vs apocalypticocataclysmique</i>	71
<i>Aline Chagnon Sèves neuves</i>	74
<i>Émilie Marot Conjurer l'angoisse</i>	75
<i>Olivia Scélo Que ça</i>	76
<i>Monika Espinasse Encore un jour</i>	77
<i>Isabelle de Montfort Bout de bois sculpté, appel aux ancêtres</i>	78
<i>Perle Vallens Matin drômois</i>	79
<i>Liza Diez Quand rien ne vient</i>	80
<i>Cécile Marmonnier Lucarnes, dentelles, étoiles</i>	81
<i>Fabienne Savarit S'apaiser</i>	82
<i>Clarence Massiani Éruptives explosions</i>	83
<i>Catherine Koeckx Respirer</i>	85
<i>Laurette Andersen Fuir la rive</i>	86
<i>Cécile Bouillot Allez, confiance !</i>	87

s'y coller sans fin

envisager possible

n'en écrire rien

Il y a sur la table de nuit une bougie. Quand elle s'éveille, elle s'assied sur le bord du lit, puis elle craque une allumette et l'allume. Elle regarde un moment la flamme, yeux encore pleins de nuit. Elle balaie le bureau devenu autel. Elle prend la poupée Pachamama en tissu, lui murmure quelques mots à l'oreille et la dépose sur l'oreiller. Elle a un geste en direction des ours, du loup, de la baleine qui encerclent la boule de cristal devant l'aloë vera. Elle sait qu'en bas il a déjà allumé une autre bougie sur la table de la cuisine. Il a pressé quelques oranges pour elle, taillé deux tranches de pain, sorti le beurre du réfrigérateur, mis de l'eau à chauffer avant de partir. L'eau est encore chaude quand elle se lève lentement, après avoir basculé le buste au-dessus des pieds et posé ses deux mains à plat sur le lit. Elle va à la salle de bain aussi lentement qu'elle s'est levée. Après avoir pissé, elle se pèse. Le rituel de la balance n'a rien à voir avec l'angoisse de la lutteuse avant la compétition. Il est un fil qui la tire vers la vie. Prendre du poids, ne plus en perdre. Reprendre des muscles, des fesses. Elle fait cinq squats au-dessus de la baignoire, descendant jusqu'à ce que ses fesses touchent le rebord, remontant en soufflant, bras tendus devant elle. C'est bien peu comme exercice. C'est déjà bien. Surtout au réveil. Elle se regarde dans le miroir (elle ne regarde pas ses cheveux aux racines grises qui s'éclaircissent, elle se regarde dans les yeux, les plissant légèrement). Elle se sourit. Chaque matin, quand elle se voit, elle se sourit. Le moindre geste prend son sens dans la guérison à venir. Se sourire en est un. Elle prend un verre d'eau pétillante avant de

descendre à la cuisine. Elle ouvre tous les volets, fait entrer la lumière du jour dans la maison, accueille la vie du dehors. Quand elle ouvre la fenêtre de la cuisine, la flamme de la bougie vacille. Elle reste un moment devant la fenêtre ouverte à regarder l'horizon, vers l'Est où le soleil est déjà haut. Elle regarde le couple de tourterelles sur le fil électrique. Puis elle referme la fenêtre. Le froid commence à lui picoter les mains. Elle glisse les deux tranches de pain dans le grille-pain. Le beurre est juste assez mou pour être tartiné. Elle prépare les médicaments. Elle regarde la bougie jusqu'à ce que les toasts sautent. Elle les prend, les tartine, boit du jus d'orange, presque tout le verre, en laisse pour plus tard. Elle prend son téléphone, lit le mot qu'il lui a envoyé. Après avoir bu le jus d'orange, son ventre gargouille. Elle ne souffre pas. Elle ferme les yeux, dit une prière de reconnaissance, de remerciements, une prière que personne ne lui a apprise. Elle note sur son carnet quelques intentions, quelques adresses aux aimés. Et c'est ainsi qu'elle commence ses journées, en attendant que cela cesse.

1

Il n'y aura qu'une peur, celle de souffrir de la mort, de la venue de la mort.

tout ça ne tiendra à rien

froissement fulgurance frisson

tu observeras les corps d'oiseau affairés dans les haies

tu les connais, fillette, tu les épies souvent

tu dénicheras les bêtes sortant du long repos d'hiver et tu leur porteras l'eau et le gras nécessaire à leur résurrection, tu caresseras leur fourrure, rugiras tout comme elles avec cette force organique qui n'appartient qu'au cri et aux espaces premiers, tu seras liée à l'origine, tu connaîtras la source

2

Il n'y aura plus qu'une peur, celle du noir de la fin.

t'emplir de la douceur du geste, porter la main vers la peau, vers la terre noire, vers la plantule fragile qui attend de trouver sa nourriture, t'emplir la bouche de violettes, avaler une part de soleil

t'emplir du suc de l'arbre et recracher la terre, te rincer avec l'eau du puits, laver le sang

t'emplir la bouche du nom des amis apparus et disparus, passer à travers ta peur de la perte pour s'attacher profondément

Ève courait comme tous les matins de la semaine sur le chemin pavé le long du vieux port, elle écoutait avec ses écouteurs sa playlist : coup de cœur de janvier, les morceaux les plus écoutés du mois précédent. Elle portait bien ses cinquante-cinq ans, les hommes assis sur les terrasses la regardaient longuement, elle avançait sans un mouvement de tête vers son but. Elle fit demi-tour après avoir dépassé un panneau d'affichage qui vantait les progrès de la dernière version d'un logiciel :

« The Dog : Le gardien de votre maison, la version treize vous attend, un ami unique qui fera tout pour vous ».

Après le port elle remonta le chemin des remparts, elle posa son téléphone sur la serrure, elle entra et une fois la porte refermée, elle mit ses écouteurs et son mobile dans la coquille de noix de coco sur l'étagère du salon, elle s'immobilisa pour écouter les bruits de la maison, tout était silencieux, elle se douta que Gabriel était parti à l'hôpital, alors elle dit doucement :

— Ma playlist « Maison » s'il te plaît.

Dans toutes les pièces on entend à un volume raisonnable, un morceau calme et joyeux : *Calm Down* de Rema et Eve se met à danser doucement en reprenant les oh, oh, oh et les Whoo, Whoo, Whoo et les low, low, low, low. Ève monte au premier étage en chantant. Elle se déshabille et avant d'entrer dans la douche, elle dit :

— Trente-sept degrés s'il te plaît.

Elle entra dans la douche et l'eau coula sur elle, elle sentit ses muscles se détendre, elle aimait ce moment, elle eut la maison pour elle seule comme tous les lundis matin,

elle se dit qu'elle avait le droit à ce moment de liberté. Elle sortit de la douche, elle entendit *Don't Wait Up* de Midnight Generation et nue elle s'amusa devant la glace à imiter avec sa bouche les bruits du Vocoder, puis elle se dit :

— Tu sais que t'es pas mal.

Et sur le haut du miroir apparut une bande de ronds lumineux rouge et or qui s'alluma et s'éteignit au rythme de la musique.

Elle alla dans sa chambre pour s'habiller. Elle se rappela son rendez-vous dans une heure avec Marvin, elle choisit des vêtements simples qu'elle enfila avec *Were Are One* de Tom Hillock. Elle redescendit au salon et debout devant le grand miroir sur pied, elle repensa à cette pâte humaine qui la faisait et elle revit son visage il y a quinze ans, elle était belle, sa peau était encore lisse et unie, tout se tenait et le blanc de ses yeux étaient en nacre, ses cheveux étaient souples et légers, elle ne faisait pas de teinture, elle n'avait rien à cacher alors quand aujourd'hui elle voyait les années qui étaient passées, sa peau détendue au cou, ses oreilles qui pendaient un peu plus, ses paupières qui tombaient un peu, l'éclat de ses yeux qui n'était plus celui d'avant, les rides qu'elle combattait tous les jours avec des crèmes, ses sourcils qui poussaient de travers et ses cheveux qui blanchissaient et se raidissaient, qu'elle était obligée de couper un peu plus à chaque passage chez le coiffeur, cette teinture sur sa peau qu'elle détestait, les racines qui n'arrêtaient jamais, les taches sur ses mains et son visage qui apparaissaient un peu plus chaque année et qu'elle cachait sous une couche de mascara de plus en plus épaisse ; elle pensa à Marvin et elle espéra qu'il ne devine pas le combat qu'elle menait chaque jour et qui devenant

de plus en difficile. Elle aimerait être devant lui simplement, sans tous ces artifices, mais la peur la saisit ; elle secoua la tête, elle souffla longuement puis elle dit à haute voix :

— Comment tu me trouves aujourd’hui ?

Et sur le miroir elle vit en surimpression apparaître un smiley de la taille d’un ballon de basket qui lui fit un clin d’œil et la musique changea, elle entendit *Superstar* de Jamelia :

...

I’m feeling some connection to the things you do
Je ressens une certaine connexion avec les choses que tu fais

You do, you do

Que tu fais, que tu fais

I don’t know what it is

Je ne sais pas ce que c’est

That makes me feel like this

Qui me fait me sentir comme ça

I don’t know who you are

Je ne sais pas qui tu es

But you must be some kind of superstar

Mais tu dois être une sorte de superstar

Cause you got all eyes on you

Parce que tous les yeux sont rivés sur toi

No matter where you are

Peu importe où que tu sois

...

Elle se força à sourire puis elle dit au miroir :

— Depuis ta dernière mise à jour, tu es un autre.
Merci.

Elle alla à son bureau, elle ouvrit son Mac, regarda ses mails, elle découvrit que lundi matin deux rendez-vous avaient été annulés, elle se dit qu'elle en profiterait pour faire un peu de shopping en ville. Elle regarda un site de vente privée et elle lança un épisode d'un podcast littéraire : une écrivaine expliquait son processus d'écriture, elle commentait les grands moments de sa vie, elle évoquait ses influences et ses goûts d'aujourd'hui. Eve appréciait toujours quand une artiste expliquait son travail quotidien, cette difficulté et cette passion qui croisaient le fer, elle avait l'impression d'être privilégiée, que l'artiste s'adressait à elle particulièrement, qu'elle serait la seule à comprendre le tour de magie. Elle regarda l'heure en haut de l'écran : onze heures, dans quinze minutes elle retrouverait Marvin, elle savait qu'à cet instant elle guetterait son regard, et elle espérait qu'encore une fois le miracle aurait lieu.

Il était là devant le cinéma, c'était lui qui avait choisi de revoir ce vieux film restauré. Elle ne serait pas venue il y a quelques semaines, mais depuis qu'elle se répétait son nouveau mantra, elle osait. Elle avait dit oui pour cette séance en fin de matinée, le soleil était là, le parking presque vide, mais elle avait envie d'être avec lui dans le noir. Alors en s'approchant de cet homme qui regardait les affiches des films présents en salle, elle se dit encore une fois :

— Et si c'était facile.

Elle avait découvert ses mots dans un livre, et derrière ces mots il y avait cette idée que face à une épreuve à venir, plutôt que de voir en premier les difficultés réelles ou imaginaires (et pour en inventer elle était douée) qui se présenteraient, et qui presque toujours l'empêchait de faire et de vivre, il lui suffisait de mettre en avant ce qui

était facile, et si elle avait hésité, il lui avait fallu admettre qu'effectivement il y avait toujours des actes ou des mots qui étaient faciles à dire ou à faire ; les difficultés et les peurs ne disparaissaient pas, elles étaient là, au fond du tableau, mais elles ne cachaient plus comme un rideau épais les possibles et depuis sa vie avait légèrement changé de cap, alors elle respira longuement et elle lui dit :

— Coucou, c'est moi.

Il se retourna, elle vit ses yeux et son cœur s'envola un peu.

Alors sans dire un mot ils allèrent prendre leurs billets, ils arrivèrent dans la salle, les lumières étaient déjà éteintes, et le temps disparu.

Elle ne souvenait plus qu'elle main avait pris qu'elle main, le film n'avait plus été qu'un jeu de lumières et de sons, elle sentait encore la chaleur de sa main sur son corps. La nuit était tombée, elle était de retour, elle souriait et elle regarda le miroir du salon où elle vit deux grands yeux d'or qui s'ouvraient et la tête d'un gros molosse qui souriait, il ressemblait beaucoup au Bulldog du dessin animé Tom et Jerry, qu'elle regardait enfant. Elle dit :

— Ça va toi. Moi je suis heureuse.

Le Bulldog la langue pendante remua son corps d'un battement régulier, une musique douce envahit la maison, elle monta pour une nuit de rêves au son d'une chanson romantique italienne *Sapore di sale* :

...

Sapore di sale

Goût de sel

Sapore di mare

Goût de mer
Che hai sulla pelle
Que tu as sur la peau
Che hai sulle labbra
Que tu as sur les lèvres
Quando esci dall'acqua
Quand tu sors de l'eau
E ti vieni a sdraiare
Et que tu viens t'allonger
Vicino a me
Près de moi

...

Le Bulldog consulta les derniers messages arrivés et il activa l'alarme au rez-de-chaussée.

Le réveil sonna à sept heures, elle se leva et prit son petit déjeuner. Elle n'était pas vraiment présente, son esprit était encore un peu au cinéma. Elle partit, sans aller embrasser Gabriel dans son lit, elle y pensa sur les quais et elle se sentit un peu coupable. Elle avait déjà regardé plusieurs fois son téléphone, elle s'empêchait de le consulter à chaque fois trop longtemps, mais si elle avait pu, elle serait restée collée à l'écran toute la journée, attendant un message de sa part.

Elle gara son vélo dans le parking à l'arrière du cabinet où elle exerçait, et en attachant son antivol elle se demanda :

mais dans quoi tu t'es lancé, tu crois qu'on refait sa vie à ton âge, t'es complètement dingue ma pauvre fille.

Ce pauvre fille qui la blessait un peu plus, ce pauvre fille que lui disait trop souvent son père. La matinée passa, elle soigna deux caries, posa un implant, elle avait lutté pour rester concentrée, et la bonne élève qui ne voulait jamais décevoir son père avait passé l'épreuve avec

facilité. Elle n'avait pas envie de parler, en elle la vie était arrêtée, alors elle prétextait une course à faire pour ne pas déjeuner avec son assistante.

La semaine passa, ni l'un ni l'autre n'avaient envoyé de message, ou appelé.

Écouter sa respiration

Ouvrir grand les fenêtres écouter les bruits des autres, l'un passe l'aspirateur, l'autre remue des casseroles, l'une jouit, l'autre rit aux éclats, un autre s'égosille au téléphone...

Laver les vitres, la face du monde en sera changée.

Pratiquer l'attention : dans la préparation d'un repas ou en s'adonnant à la couture : d'un morceau de tissu tout bête faire un objet bien réel, tel une chemise, une robe, une pochette qui point à point témoigneront de ma maîtrise un peu du monde et du temps et de l'infini perfectionnement possible

Écrire la peur, la coucher sur le papier, ainsi étendue ligne à ligne elle rétrécit et prend forme

Créer quelque chose, si minuscule et modeste soit-elle

Penser à ce soir d'octobre 1962 où les américains se sont couchés en se demandant s'ils se réveilleraient le matin suivant, penser aux millénaristes, aux survivants de la shoah, la catastrophe annoncée n'est jamais certaine

Penser aux élans courageux qui se sont imposés à moi, l'impuissance n'est jamais totale

Penser la seconde présente jusqu'à l'élargir et la voir telle qu'elle est, éloignée d'un futur lointain hypothétique prospectif et incertain comme du passé traumatique, douloureux et bel et bien passé.

Regarder autour de soi ce qui fait le présent : paisible.

Prendre ses jambes à son cou et courir le plus vite possible...

Faire face et se mettre très fort en colère.

Contempler un arbre sa puissance à s'ancrer résolument dans la terre pour s'élever vers le ciel quels que soient les obstacles

Penser à toutes les catastrophes déjà traversées et à la sidération, cette fidèle amie protectrice.

Prendre un somnifère

Prendre deux somnifères

Prendre trois somnifères

Penser qu'il existe les somnifères et s'en faire une belle réserve

Relire « *À Villequiers* » de Victor Hugo

Réciter le *Bateau ivre* de mémoire

Pleurer

Visionner une bluette à la télé

Marcher parmi les morts du Père-Lachaise

Quand l'éternité frappe à la porte de ta conscience (éternité que tu ne cesses d'encager bien loin bien loin mais qui toujours s'échappe), quand l'éternité donc frappe à la porte, et que tu sais que face à elle ou plutôt face à la conscience d'elle plus rien ne tient, mais alors plus rien de chez plus rien, juste avant que l'au-delà de la terreur ne te transforme en chose hurlante roulant au sol, ouvrir un recueil de Baudelaire, n'importe lequel, et lire au hasard, très vite, n'importe quel alexandrin.

LA LA LA LA LA LA LA LA LA LA LA LA

LA LA LA LA LA LA LA LA LA LA LA LA

etc.

Se laisser bercer / hypnotiser par le rythme parfaitement régulier, parfaitement prévisible, un rythme *sur lequel tu peux compter*.

Note : Tu ne comprendras évidemment rien à ce que tu lis mais tu n'es pas là pour ça. Tu es là pour survivre.

Conjuration 1

Le vent effacera le rêve des somnambules assis muets sous la table dans la nuit sans étoile, là où la parole jubile de ses défaites.

Sais-tu que sans les mots dans la peau desquels elle se glisse, la parole resterait à proférer ?

Et des visages des disparus dont le passé est perdu au ciel nous ne saurons rien.

Nos histoires d'invocations en incantations arracheront leurs robes ivres de toutes les mémoires vidées.

Les lèvres en procession porteront la parole tremblée, décousue, échappée du trou qui les enfanta. Elles dessineront la conjuration entre les hommes et ceux à venir.

Conjuration 2

Ouvrir un espace, creuser un trou dans le sable et regarder l'eau disparaître pour toujours.

Tenir les mains sur les oreilles et pleurer les dents dehors sans faire de bruit.

Courir et se jeter dans la ronde même si elle n'est pas dessinée et n'avoir peur de rien.

Savoir sans savoir mais savoir quand même comme la peau sait que dessous tout est sang.

Compter le temps en robes, en chaussures, en table, en toit, en sel, en allumettes, en ciseaux et en refrains pour tenir debout.

CONJURATIONS 1

1. *Je sera on*, il y aura un top de départ, une date, une heure, on sera tous réunis ici dans ce même point, toutes les lignes de temps seront remises à zéro, une bonne fois pour toutes. A partir de là on verra si on a envie de dire je à nouveau.
2. *Tout sera court* il le faudra ce sera dur peu y arriverons et le reste ne gagnera rien par chance.
3. *Je me tairai*. La lumière viendra à l'heure prévue. Je me tairai.
4. *On saura bientôt* ce que nous saurons bien plus tard ce que nous regretterons de ne pas savoir avant.
5. *L'oiseau chiera*. La merde choir. La gravité sera élucidée. Une fois. Pour toutes.
6. *Tu carabistouilleras avec allégresse* la lèche-frite qu'on te tendra en t'implorant de goûter aux délices de papouilles, non, ce sera peau de balle et balayette, à la pire aînée tu souhaiteras de trouver la fève de coiffer la coiffe tandis que tu agiteras ta trompe et tes larges oreilles esclave de toi-même t'aérant avec un masque aquatique et une paire de palmes.
7. *On retournera le matelas*. Le monde sera neuf. La fraîcheur pénétrera l'insomnie.
8. *On saura bientôt ce qu'on saura plus tard*. Ce qu'on regrettera de ne pas savoir avant.
9. *Nous reviendrons nous asseoir sur ce banc*, il y aura un jeune homme, nous ferons semblant de ne pas le

reconnaître et lui de nous ignorer, le seul moyen de dépasser la gêne sera de ne rien dire, surtout pas.

10. *Tu bigueuleras, ténu, soulogrèphe.* Tu sautilleras jusqu'à la nef. Le bouffon tendra sa coiffe. Tu seras élu capitaine. Dispensé de ramer. Tu diras : Cap au Nord ! Qui m'a piqué mes mitaines ?

11. *Tu carabistouilleras la lèche-frite.* On t'implorera : Capoue. Tu répondras : peau de balle, balayette. À la pire aînée, la fève, la coiffe. Et toi : trompe agitée, palmes aux pieds, esclave de toi-même sous masque aquatique.

12. *Tu re-sucreras les fraises.* Une fois sera déjà trop.

13. *Tu t'entêteras jusqu'à perdre la tête.* Enfin : doigt vengeur pointé vers l'infini. Qui bâillera avec ta bouche close, là-bas, sur la mousse d'une vieille souche.

Conjurations 2

*Se beurrer le front de beurre fondu tiède,
faire craquer les phalanges,
écarter les doigts de pied en accordéon,
puis lassé reprendre ses vieux oripeaux d'épouvantail
retrouver ses potes corbeaux.*

*Gratter jusqu'à l'os la peau de ce vieux rêve ancien,
mort depuis des lustres au fond d'un vieux grenier,
le voir protester, geindre, ricaner,
laisser tomber sans oublier de se sucer les doigts.*

*Péter dans la soie,
s'en vanter avec un porte-voix
et descendre l'avenue en amassant derrière soi*

la foule des badauds
puis soudain disparaître rouge de honte au coin d'une
rue.

Déboucher le champagne à l'arrivée des fourmis dans la cuisine,
fêter ça dignement sans aller jusqu'à être pompette,
prendre des nouvelles de la reine,
les petits vont-ils bien, et votre époux, et votre cour toujours
Versailles,
puis mettre tout ce monde à la porte en disant
désolé ma patience à des limites.

Ce sera, ce serait le matin à la lueur dépliée de la lampe avec un bout d'arbre. Ce sera un oiseau pour tous les autres, juste le chant, sans les plumes. La neige serait rare. Ce sera le coude contre l'angle vif du bois de la table, et le cul de travers dessus la chaise dure aux trois coussins. Ce sera le désordre d'hier. Papiers épars. Livres. Stylos. Colle. Et l'appareil photo nez en l'air noir sur images. Ce serait ce réveil qui ne connaît plus l'heure, simple battue du temps contre le sifflement lancinant de l'oreille. Ce serait un thé fort, du poisson une pomme. Ce serait manger comme un enfant qui a faim. Ce sera y aller coûte que coûte. Même peu. Poser un mot. Un autre. Recommencer. S'il le faut changer d'outil pour aller voir plus loin. Ce sera le lever du jour, aux vitres les salissures traits de pluie et de vent, embus du temps. Ce sera la poussière, son velours et écrire à deux mains pour le défi du jeu. Ce sera marcher. Longtemps. Sous les arbres longtemps jusqu'au blanc. Bifurquer. Se perdre. Espérer l'écureuil. Toucher l'arbre brûlé. Ce sera, ce serait. Et parfois ce n'est pas. Ce serait. Ce sera recommencer. À la lueur dépliée de la lampe. Poser un mot. Puis l'autre. Rien. Presque. Juste. Là contre.

1. le plus important ce serait de (re)connaître son sujet
ce serait de trouver l'angle parce qu'il faut y aller de biais
sans le vouloir opter pour la double négation
l'euphémisme le calque le cache le trouble le masque le
tulle

se convaincre du clavier et de son existence en ouvrant
l'appareil

regarder vaguement la constitution de la play list — au
besoin si la musique tout à coup venue est bonne comme
disait l'autre la rechercher en images et la convertir en
sons — l'importer — la faire jouer — l'entendre ou
l'écouter et l'oublier

*tu vois c'est presque rien c'est comme un rêve comme un
jeu*

là toujours un stylo plastique mou si possible (ces temps-
ci il est vert) (s'en emparer et le tenir accrocher aux
dents, molaires gauches)

c'est plutôt le matin tôt sans personne juste la lumière du
lampadaire (ce n'est pas un lampadaire je n'ai jamais les
mots) sur le côté gauche, les lettres sont en blanc sur des
carrés noirs, le k ne fonctionne pas bien, la barre d'espace
non plus — revenir en arrière re-penser relire
réentendre écouter

aller faire du café manger un morceau de pain coupé de
la veille

dehors les oiseaux chanteront

2. la bible au format de poche le papier du même métal la
couverture de plastique rouge

rouge sang

*je ne l'ai jamais lue il paraît que c'est le plus vieux livre du
monde — quel monde, de quel monde sagit-il ? quel
monde ?*

tout à l'heure je lus Oculos habent...

*c'était hier j'ai regardé fatalement ils voient et pourtant
ils y sont aveugles*

*est-ce bien au masculin / on a de ces préciosités / de nos
jours*

*je voulais te dire que je t'attends et tant pis si je perds
mon temps*

*je crois qu'il y croit mais je ne sais pas ce que ça veut dire
— je n'en ai pas l'expérience l'avoir lue ne suffit pas — je
me changerais en or pour que tu m'aimes encore quelque
chose comme ça, dans ce genre — ça a de l'importance,
voir comment les choses vont se conduire, les mots se
placer, l'orthographe m'a toujours été un chien de l'enfer,
le prof brun gominé costume trois pièces français-latin qui
disait me rendant ma copie « bravo ! cinq fautes, ça te fait
un zéro mais c'est ta meilleure note ! » : en ressentir une
certaine fierté ? — cinquième horaires aménagés, pervers
certainement son nom H. ou quelque chose et
qu'apporterait le fait de dire son nom ? J'efface c'est parti
ça s'est enfui je ne retrouverai jamais*

3. ouvrir la patience, elle s'intitule grand-père, lui faire
porter une charge divinatoire (si tu réussis réussite ça
voudra dire que c'est réussi) nettoyer les lunettes
(penser à fumer une cigarette boire un verre de vodka
avec une lame gilette couper les cristaux finement une

paille respirer souffler) la fumée la vapeur quelque chose avec la bouche parler chanter chantonner sifflotter — le matin à jeun (comme plain-pied)

cdlle pourquoi aller à la ligne ? et numéroté ? et corriger les fautes de frappe coquilles et autres maladroites ? et prendre pour objet ceci ou cela écrire décrire décrier déchirer ? des italiques, des ponctuations des | et des (ou des) pourquoi faire ? la grammaire la syntaxe le lexique le dictionnaire le paratexte pourquoi faire ? pas d'idée...

Conjurer le débordement l'indécision le trop plein l'ébullition l'impuissance. Sortir. Dans le refuge sous l'abri à bois chercher sa position, dans l'indispensable solitude trouver l'humilité, dans le calme laisser l'apaisement monter. Les mains décident maintenant. Tresser tisser attacher. Agir ici. Apprivoiser la matière la forme qui sortira des doigts. Lianes, clématite chèvrefeuille osier lierre. Fendre en trois ou quatre brins. Frotter tremper amincir les éclisses. Tenir le couteau sentir en soi une force primitive sauvage possible. Assouplir l'écorce. Rythme hypnotique, dessus, dessous et encore. La tête vidée par les gestes de tout le corps engagé, les muscles, le souffle, la clarté retrouvée, les liens réinventés.

Glisser sur son index gauche un nouvel anneau d'or avec une pierre noire, obsidienne peut-être, et faire ainsi alliance avec la personne qui l'a porté et qui git sous terre depuis si longtemps. Ne plus savoir son origine exacte mais s'imaginer que faire alliance rend plus fort.

Vouloir se défaire des tensions de la nuque et des douleurs dans le bras: sortir, il faut sortir et tenter d'alléger le poids des archives qui pèsent sur les épaules, déplier le corps recroquevillé au long des heures, et libérer la tête de tout ce qui se rumine dedans.

Chausser les chaussures de randonnée avec en tête l'idée que l'ailleurs est déjà au bout des orteils et qu'il existe ainsi un autre part sans nom où l'on pourrait se rendre. Emprunter un chemin non encore foulé et buter sur de neuves racines.

Arpenter un sentier de bord de Loire, remonter le cours du fleuve, se dire que l'on progresse ainsi quelque peu vers la source, qui somme toute, n'est pas si éloignée, et que les sources sont pleines de renouveau, de nouvelle naissance, enfin se le suggérer ainsi et avancer sur un sol boursouflé de flaques d'eau où se reflètent les crocs des arbres encore défeuillés.

Prendre des forces dans le flot des remous de l'eau, découvrir les arbres morts vautrés sur les berges, fruits de la crue d'octobre: tout ce qui vit peut être pétrifié en quelques secondes. Continuer de méditer.

Détourner son attention vers les mélodies d'oiseaux cachés dans les buissons, mais ils sont bien là à chanter les premiers jours de printemps, on leur fait dire ce que

l'on veut et ils ne protestent pas. Le sillon devant soi se creuse de flaques et de boue mais il est bon de poursuivre la marche.

Saluer d'un sourire, d'un bonjour, d'un hochement de tête: d'autres que soi sont sortis eux aussi pour oublier le quotidien, pour promener un chien, un enfant, une pensée malade.

Se réjouir de la mise en feuille vert tendre des saules pleureurs, ne plus savoir pourquoi on aime tant ces arbres, mais en les regardant s'apercevoir de son sourire, du pas qui se pacifie, du corps qui se redresse.

Revenir avec une fatigue dans les jambes, les douleurs sont mobiles et les pensées fugitives à force de s'entretisser.

Il faudra ressortir encore pour respirer un peu de terre et appréhender dans le fleuve quelque voix de lave. Ce qui pourrait naître.

<p>Regarder droit devant, même quand l'horizon se hausse. Tendre l'oreille au crissement de rail non encore advenu. Chercher l'exacte ligne entre le jardin et la chaussée. Prendre sa respiration et prononcer doucement le mot « adlantique » sans le corriger. Se prendre à demander à voix haute des</p>	<p>Les murs s'abaisseron t et ce qu'on a aimé sera de nouveau vierge. Les crissements des trains de nuit interrompus porteront le sommeil à l'incandesce nce qui fait des rêves de rage. L'enrouleme nt du corps viendra dessiner la note bleutée sur la ligne à portée de fusain. Le panache des nuages qui viennent de l'océan</p>	<p>Regarder quand même, jusqu'à ne plus voir que des étoiles. Ecouter quand même, jusqu'à ne plus entendre que des voix adressées. Sentir, surtout sentir, le chaud qui ne brûle plus, le froid qui ne pétrifie plus et la terre plus douce qu'un coussin. Rire avec les nuages retrouvés,</p>
--	--	--

nouvelles de celles et de ceux qui sont censés avoir disparu. Ne plus compter les noyaux, laisser juste venir les cerises comme intercession du soleil. Oublier le mimosa qui ne veut jamais prendre et s'en remettre aux violettes qui se donnent sans fin. Ne plus parler de poésie, aimer quand même ce qu'un jardinier, un jour, a bien voulu semer.	retrouvera le parfum du tabac dont se bourraient les pipes. Les merles reviendront, sans crainte des pièges, s'offrir aux craquement s sonores. Les senteurs répondront aux senteurs. Il se dessinera des chemins dans l'herbe, des torrents dans les allées et un grand rift dans l'impasse. L'autan blanc viendra allumer ses mèches inspirantes dans toutes	jusqu'à faire sortir de soi l'écume fille des mers. Rouler dans tous les sens du terme, le tabac, son corps dans l'herbe, les promoteurs immobiliers, les petites autos et les r... Dessiner les couleurs, peindre les formes, estomper le soleil, rehausser les nuages. Sourire à toute fissuration, ne plus craindre le surgissemen t qui vient du passé. Prendre dans ses bras l'autan
---	---	--

<p>Faire confiance au retour de mars. Poser la question de la confiance au hérisson. Se surprendre à rêver encore quand passent les avions. Garder l'espoir de pouvoir un jour nager dans l'herbe.</p>	<p>les têtes. Il s'en faudra d'un peu que Lagardère ne vienne là.</p>	<p>blanc et chatouiller le noir. Recompter les Philippe, tirer la langue à Paul.</p>
--	---	--

Codicille : idée des trois colonnes, tout en me disant que c'était comme une fausse mise en page... Envie de diviser les 20mn en 3 et tant pis si ça ne tombe pas juste... 7 mn pour la première colonne, 7 pour la seconde et entre 6 et 7 pour la troisième. Et puis écrire sans trop me poser de question, juste en me laissant revenir en tête tout ce que j'ai déjà écrit et qui est à écrire encore à propos de cette impasse Paul-Féval, lieu d'ancrage pour les tentatives Boost et bien au-delà...

Il compte en marchant, à chaque pas un chiffre, il est à 100, il ne s'en est pas rendu compte, il recommence, il compte pour s'entendre, pour être à l'unisson de son cœur, pour être vivant au milieu du silence, pour penser à elle, pour ne pas l'oublier elle qui ne peut plus compter ni marcher.

Il le prend dans ses bras tous les soirs, la journée il n'oublie jamais de lui parler, de lui faire un petit signe, de lui dire à tout à l'heure, je reviens, ne t'inquiète pas je reviens ; Fidèle il se tient devant la porte, l'empêche de se fermer, ne bouge pas, son regard est impassible, quelquefois on dirait qu'il lui sourit, il est lourd, il est doux c'est un petit cerf cale porte, un cadeau qu'elle lui a offert à son dernier Noël,

Il le place, le remet en place, ne franchit pas la porte si le petit tapis est de travers, un rituel pour conjurer t'espace d'avant et celui à venir. Poser les pieds au présent un instant, se concentrer, croire à la vie sans elle.

Il n'écoute plus la radio, ne regarde plus la télévision, ne lit plus les journaux, quitte le groupe qui lui fait le compte-rendu des dernières catastrophes, il conjure en silence le monde tonitruant,

Codicille. L'opportunité d'étoffer mon personnage aux multiples visages.

Monter la plante du pied droit le long du mollet gauche, du pli poplité, de l'intérieur de la cuisse, le talon contre le creux de l'aîne. Rester ainsi plusieurs minutes sur le pied gauche, les bras levés tendus au-dessus de la tête, les paumes jointes.

Le regard se portera loin droit devant vers le sommet enneigé enveloppé de nuages, procession de silence étoile gris blanchâtre qui s'estompera dans la matinée.

Le chat dont seules les pointes des oreilles s'apercevront, s'étirera sur la chaise tirée sous la table, et rassuré par l'immobilité ambiante, rejoindra les arbres en floraison.

Les fleurs de l'abricotier déjà fanées seront remplacées par les petites feuilles vertes et luisantes que le gel n'atteindra plus.

Des hommes casqués et masqués en tenue orange armés de tronçonneuses tailleront les branches sur le talus dominant la route. Le ronronnement des moteurs de leurs engins ne dérangera pas celui du chat.

Les genêts épars lanceront leurs flammes en pointillés poussins relayés par l'ironie des pissenlits.

Les volutes des cumulus s'enrouleront plus haut et les neiges commenceront de fondre, ramollies dès les premiers rayons matinaux.

Bientôt les marmottes sans crainte de décapitation par le passage d'un skieur de randonnée apparaîtront leurs têtes perce-neiges entre deux rochers.

Les fraises énormes dans les paniers seront tranchées en lamelles picturales, mettant fin aux hivernies d'austérité.

Dans les jardins les cognassiers du Japon arboreront leurs teintes framboises saumon déchirantes alors que le cours de la Durance enflera d'écume glacée ondulant sur son lit de galets.

Les apprêts d'intersaison se multiplieront poudroiemment de pâquerettes.

Les taupes remueront plus vigoureusement sous la terre, leurs galeries se risquant parfois jusqu'aux canalisations des travaux de voirie en cours.

Blaireaux et hérissons tenteront de survivre au réveil sous les fleurs blanches des pruniers. Leurs langues hérissées de poils sinueront en noir et blanc entre les troncs et les souches coupées où la mousse à secrets étendra les influences de sa palette nuancée.

Le linge ressorti en étendard printanier suivra les directives de la brise, ses inclinaisons de chef de chœur sur la portée d'interprétation.

L'appel à don du sang circulera dans la ville par haut-parleur sur le toit d'un véhicule affrété par les services techniques municipaux.

Conjurer, comme conjuguer et c'est le futur qu'il faut. Le RAI à rajouter à la fin du verbe et c'est un verbe d'action obligatoirement. Tu liras. Tu porteras de la voix ce que tu as écrit. De la voix, tu soutiendras. Parfois tu tendras vers eux en face ton visage et tu affirmeras. Tu baisseras l'intonation à l'approche du point là où tu as tracé une accolade au crayon, pour pouvoir l'effacer, on n'écrit pas dans un livre. Tu liras.

Ouvrir la bouche et ce n'est pas celle du cri, c'est l'autre. Tu ouvriras comme on vérifie que les mâchoires ont gardé leur mobilité, que la peur n'a barbouillé que le ventre comprimé par la robe trop lourde, que la peur reste confinée et tapie avec le cri, qu'ils ne remontent pas. Tu feras une dernière fois le bruit de voiture depuis tes lèvres retroussées. Tu donneras une accolade au rideau ou une tape dans le mur s'il n'y a pas de rideau à proximité comme on reçoit des parents une poussée encourageante et confiante et tu laisseras la nuit derrière toi. Tu mettras ton corps en mouvement. Tu marcheras. Tu entreras en scène et tu chanteras.

Tu feras parce que tu as toujours fait. Tu feras pour elle qui ne chante plus comme tu as fait pour son frère. Comme tu nourris les oiseaux et les chats errants. Tu abattras le portail à la clé disparue. Tu marcheras sur le sentier que les mauvaises herbes ont effacé. Jusqu'à sa porte tu porteras ce que tes mains ont cuisiné. Le nom de la villa juste au-dessus de la sonnette. Tu sonneras. Tu sonneras encore si elle ne vient pas. Tu la nourriras. Pour qu'ils ne devinent pas. Ce que ta mère avait perçu. Affamée, en attente, la table du festin toujours

débarrassée avant ton arrivée, tes mains vides et les leurs pleines, ta vie toute petite, ta voix toute menue, ta silhouette toute fluette, et ta colère si grande.

Littérature. Lis tes ratures. Tu n'avais jamais remarqué. Elle n'avait pas entendu ce qui se disait dans ce mot. Littérature. Tu penses à l'émerveillement partagé à l'arrivée des stylos effaceurs. Ce qu'ils avaient permis. Les pages manuscrites des cours sans ratures, impeccables. Elle, ce qu'elle écrit, c'est précisément ce qui devrait rester caché. Un peu comme n'écrire que des ratures. À voix haute elle les lit. De sa voix de là-bas. Avec tes phonèmes, voyelles suivies d'un N, qui ne vibrent pas assez, qui devraient venir du nez. Tu ne les corrigeras pas. À voix haute. Tu liras. De ta voix de là-bas. Avec tes consonnes rudes et trop prononcées. Tu ne les adouciras pas. Tu liras avec ta voix de là-bas. Je lirai. Je conjurerai.

Codicille : toujours ces personnages des villas « le nom qu'on leur a donné... », la cantatrice, sa belle-sœur de la villa voisine et une écrivaine...

Elle disait.

Tu marcheras un pas de plus. Tu rejoindras l'endroit le plus intérieur. Tu approcheras tes mains de ta bouche. Tu souffleras et encore. Tu épèleras les mots sur tes doigts. Tu épèleras le paysage. Tu écouteras en retour. Du plus loin de toi tu entendras, l'écho de toute part. Il te rejoindra. À toi reviendra et ses fils tendus entre toi et, entre toi et celles qui. Et dans la ville mes mains contre ma bouche.

Je voudrais moi échapper, lui échapper, m'échapper de sa consistance, inventer il me faudrait alors. Longer son oblique renverser ses diagonales. Pétrir sa matière enfoncer dedans mes doigts. Bifurquer son horizon creuser son silence. Aplatir sa verticale vider sa nuit. Prendre son épaisseur mâcher sa respiration. Arpenter son immobile aspirer ses contradictions. Écrire son négatif éteindre sa lumière rouge. Former un mot. Un seul mot. Sur mes lèvres il est humide. Je le soulève le dépose entier vivant sur la ville.

Tourner la langue sept fois dans la bouche peut-être huit voir si quelque chose change on ne sait jamais ; dire un mot à l'envers ; sourire pour de vrai à toutes les personnes rencontrées et pour de faux aussi ; reconnaître le bonheur ne pas l'attraper surtout pas pour aujourd'hui du moins, demain on recommencera ; savoir qu'on ne sait rien et c'est mieux comme ça ; avancer pied droit pied gauche, ne pas trébucher ou alors bien tomber ; inspirer par le ventre d'abord le reste viendra ; ne rien dire ne rien remplir ; oublier, se souvenir et rire un peu ; recommencer ; cligner des yeux pour regarder dedans ; faire un vœu en secret, l'oublier ; lâcher prise, quelle prise ? attraper le vent et dire que la magie existe ; taper trois fois du pied ; faire une grimace en cachette ; chanter une chanson inventée ; ne pas jeter la pierre ; garder le bébé même si on jette l'eau ; croiser un regard et le soutenir ; trouver un trèfle à quatre feuilles avant que lui ne nous trouve ; faire semblant d'être un funambule sur le chemin et imaginer qu'on s'envole ; ouvrir les bras et danser... danser encore.

Codicille : j'ai beaucoup ri en écrivant ce texte... superstitions ?

Les cris tomberont du ciel, éparpillés, accrochés aux visages dont ils ne pourront se séparer. Il s'étendront sur le sable du désert, personne ne les entendra et ils finiront par se taire.

Loin, très loin, la rivière continuera de couler comme si de rien n'était et il faudra être très attentif pour sentir la terre trembler. Un alevin aura l'air étonné de ces vibrations insoupçonnées.

Le lion galopera dans la savane et fera résonner le tonnant dans un rythme enfiévré. La musique sans notes s'élèvera emportant avec elle la poussière des vieilles pensées.

Écouter l'air chanter sans ne rien attendre en retour, inspirer quelques notes de harpe, les garder au fond de sa gorge, puis libérer en soufflant les touches d'un piano désaccordé.

Sentir sur sa peau un serpent ramper, se laisser observer par des yeux ronds sans expression, abandonné à l'exploration d'une langue fourchue. Humide et froide.

Regarder sortir de terre dans l'air tremblant du mirage, deux yeux un nez une bouche un visage. Un enfant pousser dans le désert comme un palmier, tout en sueur. Les mains pleines de dattes.

codicille : écriture hypnotique, vingt minutes chrono, emporté par la lecture et relecture des conjurations annexées. Me demande d'où viennent ces phrases, ces mots, ces images...

Avant, pas si longtemps encore, je marchais dans la rue ;
un jour après la maladie une est venue, m'a dépassée
sans effort ; j'ai continué d'avancer lentement, me tenant
au mur ; j'ai pensé : une vieille s'est moisie en moi sans
rien m'en dire

chaque matin je descends l'escalier de la chambre ; je n'ai
pas dormi ; je trébuche jusqu'au tabouret ; j'allume la
machine à côté de l'évier, j'écoute sans rien les derniers
crachats noirs ; je pense dans le vide : tarie, comme une
vieille

puis je vais dans le salon ; je pose le paquet de cigarettes
sur mes genoux ; je m'enferme dans le fauteuil où je
sommambulerai les bruits de la télé ; je pense :
dégringolée, comme une vieille

mais aujourd'hui, assis dans le vif les arrivés d'hier ; je
leur crie : baissez le volet ! la lumière du soleil d'en face
brûle mes yeux ; je pense : desséchée comme une vieille

j'allume une cigarette ; plein le cendrier ; je nous tousse
— ils ne disent rien ; je nous aurai hurlé : foutez-moi la
paix ; je nous aurai enragé ! — je pense : déchiquetée de
l'intérieur ; comme une vieille

je me zappe de la télévision qui parle sans moi ; je glisse
les cartes sur l'écran des genoux ; toutes les heures de la
journée elles font la carapace tatou aux pensées de la
vieille

j'ai vécu l'enfance de campagne dans la maison des trois
vieilles ; seule ; j'avais les consignes du taire et personne
à qui jouer ; j'ai pris là le goût du lire ; j'aventurais le
corps de page en page : s'ouvriraient les fenêtres blanches

aux oiseaux du respir ; sur l'étagère des livres debout
contre le mur j'ai retrouvé celui des mottes de terre
chaude sous la houle des lavandes bleues

Toujours passant devant la fenêtre vérifier la présence du bouleau — parfois se laisser surprendre par l'avènement d'une saison, plus de feuilles, premières feuilles, mille écus d'or.

Ouvrir un livre au hasard, une phrase s'impose, la lire à voix haute.

Réparer un objet, frotter l'émail de l'évier, fredonner.

Presser le visage dans le linge chaud du fer, se souvenir de la tendresse. S'autoriser le chagrin.

Croiser son regard sur la photographie du couloir, à cet endroit lui dire je te ressemble. Se laisser troubler par le sentiment de nous puis l'insouciance.

Se trouver devant la mer. Laisser faire le vent, la nuit, surtout le soleil.

Ne pas se laisser emporter.

Les rumeurs arriveront avec leurs prémices, leurs annonces toujours les mêmes, intervalles irréguliers à remplir. Elles ébruiteront des secrets dévalés jambes nues en souvenir des tremblements.

Une brebis émettra un appel, son corps chaud impatient de la bouche avide d'un autre corps chaud, dédoublement de leurs intentions.

Un tesson de poterie, une parure, des perles, la collecte des patiences révélera les jours et les géographies.

Et nos chansons raconteront comment le lait fut renversé, le refrain saura tout de la passagère sans nom qui ne reviendra pas.

Yeux bandés, nous traverserons la montagne décrochée, là où une pierre verte témoignera de nos tapages, propageant leurs échos.

En éclat de mica et de quartz, le début du jour se fera aurore de juin, instant de rose d'intensité qui repousse la tentation des pentes, la désagrège.

Codicille : la difficulté me semble trop forte, la pente trop marquée, alors pour une fois, copie du texte de VP et décorticage pied à pied, comme décalquer puis laisser s'inscrire les émancipations, les bulles et les écarts, et se dire ça va aller

CONJURATION, 1

Dans les évènements, une dynamique, comme un torrent sur lequel voguer ou appeler à sa propre déchirure comme si notre voix comptait.

Dans la catastrophe, un naufrage ou une ruine marquera le lieu d'un affrontement, l'occasion d'un repos et la joie d'une tristesse sucrée.

Dans la souffrance, le souvenir sera comme un baume, la mémoire de la blessure sera celle d'une nouvelle intelligence à venir.

Dans le vide, de ce crâne sans désir au regard désaxé, naîtra un désir qui transcende la souffrance de la chair.

La circulation dans l'attente, l'attention, oraison enfin que permettra l'après de l'effroi.

Comme un soupir, nous perdrons tout. La perte elle-même.

CONJURATION, 2

S'abandonner à ce qui vient avec la plus grande humilité et choisir son feu. Encore. Et à nouveau. Jusqu'à dissolution.

Imaginer la peur comme une étreinte, se lover dans ses bras, pousser contre son corps transparent et inatteignable avec le dos, tenter de s'en déloger en se mettant de biais, se secouer, balayant une espace infinitésimal de nos épaules immenses.

Devenir la crainte de la crainte; l'impassibilité, et savourer lentement l'amertume du thé vert froid sur la langue.

Par la sensation, si infime, de la peau du corps, de ses articulations, de ses tendons et de ses organes. Par l'abandon à cette infime qui souffle entre ces organes un courant glacial. Bouger le moins possible et dans ce moins possible y faire croire un monde.

Attendre la fin de la fascination comme terreau de fouille jusqu'à l'apparition désinvolte de signes favorables.

Comme un amant, se souffler à soi-même le titre d'un livre futur qu'on appellerait *De La Modification* à la fois chemin et victoire.

Se rappeler que nous le veuillons ou pas, c'est la première et dernière fois que nous vivons cela ainsi.

Ne pas faire semblant de ne pas l'avoir dit, prononcé, surtout si ce n'était qu'intérieur. Lever ce qu'il reste de tête attachée à ce qu'il reste de corps, dire « non », ne pas suffire.

Poser la main au sol et la fixer jusqu'à ce qu'elle ne soit plus noyée dans la matière et indifférenciable. Revenir à un Réel, quel qu'il soit, en tout cas ne pas se laisser enfermer là-bas, ce Réel-là n'est pas le tien. Essayer de la reconnaître, doigt par doigt, les rattacher à la paume, par la peau, par les muscles, par les tendons, par n'importe quoi, puis différencier le froid du sol et le froid de la main, jusqu'à ce que les yeux acceptent ce qu'ils voient.

Les liquides partiront des veines, les noirs, les bleus, les liquides sonores, ceux qui font un tel boucan dans les veines que je n'entends plus mon propre sang couler. Tenir, ne regarder que la main, qu'un doigt s'il le faut, tenir de l'œil au doigt, ne pas casser le fil qui n'existe pas. Il se peut que cela dure une ou deux éternités. Revenir de là-bas, quel que soit l'état.

RÊVER

Tous préparaient les bagages pour un départ
inhabituel,
Et toi, petites jambes, petite taille, tu observais,
Tous affairés, indifférents , inattentifs ,
A ce visage enfantin mangé par deux grandes pupilles
noires.

Tu voulus juste revoir ta petite chambre,
Ton petit royaume, cher à ton cœur,
Tes petits pas rapides dans le couloir
Et puis à nouveau tu passes la grande porte

Plus personne. Plus de trace. Plus rien.

IMAGINER

L'attente, le vide , l'impossible
Le chagrin. Le tremblement du menton.
L'effroi. L'incompréhension du monde

Fermer très fort les paupières
Compter de 1 à 7 distinctement ,
Et redécouvrir le monde d'avant.

Le choc broie toutes tes sensations .

CHAOS

Cliner très fort des paupières , continûment,
Faire coexister le passé et le présent ,
Pour le futur tu cherches encore un talisman.

Tu hésites : 2 pas sur le côté, sur les talons, un demi -
tour , 2 pas à nouveau sur les pointes ,
En équilibre instable , saluer gracieusement .
Il arrive de se perdre de vue.

Pertes s'écrit toujours au pluriel.
Le patchwork des retrouvailles n'avance guère.

LES LIGNES DE FAILLE

Célébrer l'art du *kintsugi*, qui subliment même d'invisibles blessures et répare en mettant en valeur les lignes de faille avec de la poudre d'or.

Codicille : J'ai cherché ce qui pouvait faire récurrence dans la peur ou les peurs . Il m'a semblé aussi qu'il y avait toujours quelque chose d'inachevé : une peur peut toujours en cacher une autre. Alors quelles stratégies possibles, stratégies partielles, modestes, , des formes de routine, des conjurations qui les mettent à distance . Un lent travail d'apprivoisement.

lire ne pas cesser de lire des livres
personne pour vous y suivre, pister, espionner
rester anonyme et connecté

suivre la piste qu'il vous indique
entrer dans le réseau
de Personne morale de Justine Augier
passer à Croire en la littérature
et Nancy-Kaylie de Dorothee Myriam Kellou

le prêter, le partager, le faire connaître
le ruminer à petite dose
parfois il s'y prête d'autre fois non

Le lâcher s'il ne vous convient pas
n'ouvre pas de piste, reste mort entre vos mains
se dire que ce n'est peut-être pas le moment
ne pas s'en préoccuper

Chercher d'autres pistes, d'autres illuminations
d'autres fils ténus pour comprendre
et vivre plus voir plus loin plus profond

se confier au hasard aux prescripteurs
aux critiques, aux illuminés
aux dévoreurs qui savent
aux amoureux, aux passionnés

Garder, conserver, entreposer
si un jour il devenait dangereux de lire
arracher la couverture
cacher, dissimuler, protéger de l'eau et du feu

Chérir les mots tracés sur les pages
si un jour il ne restait plus que ça
les mots sont en danger
eux seuls peuvent conjurer la peur
sauver votre santé mentale

conjuré le réel, rêver éveillé | faire reculer les ombres
jusqu'au matin | trouver l'élan dans la lumière, garder
l'espoir, doux et flamboyant | étreindre le monde avec
tendresse | effacer l'écho du réel | l'absence s'insinue
comme une brume, drape les rêves d'un voile obscure |
se lever chaque matin, nostalgie teintée | laisser défilé
les souvenirs dans une danse infinie rythmée par la
mélodie de ta voix qui résonne encore à l'intérieur | rires
évanouis, joies feintes depuis | chercher ta présence à
travers les ombres | jardin secret où la rose sombre
arbore le reflet de l'absence.

conjuré l'absence, briser les chaînes | semer des mots
qui apaisent la peine | tisser l'espace de souvenirs vivants
| faire éclore l'amour, malgré les vents.

scruter l'horizon, l'âme dénudée | voir dans chaque
nuage un visage, dans chaque étoile filante, une pensée
divine lorsque le ciel se couvre des plus sombres nuées |
invoquer le temps, maître impassible, adoucir la morsure
du divisible | faire appel aux saisons, emportées par le
vent, mère du vivant.

conjuré l'absence, bien que lourde, car elle n'est pas la
fin | façonner les cœurs, les rendre plus sereins | dans
l'espace du manque cultiver l'espoir, promesse d'un lien
qui ne se peut éteindre.

au fil des jours, faire vivre ton image | dans chaque
crépuscule, tourner une page | conjurer l'absente,
apprendre à respirer, transformer l'absence en une
douce clarté.

entendre dans le murmure du vent ton souffle, ton rire,
onde vitale | souvenirs d'hier, comme une douce caresse,
efface l'absence | retrouver en moi la trace de ta lumière,
Conjurer l'absence, aimer sans fin | dans mon cœur, où
jamais tu n'es éteint•e.

façonner les âmes, les rendre plus sereines, lier les cœurs
en une douce cadence car l'absence n'est pas la fin.

tu reviendras de loin sans passer par quatre chemins et dans le même mouvement tu éviteras l'arrivée tu lesteras d'une pierre de rêve ce qui t'échappe encore tu ne poseras aucune condition : il te suffira de plonger les yeux ouverts dans l'eau chargée d'encre qu'il a déposée au fond de toi sur un papier sans colle et ne jamais cesser d'accourir vers les appels secrets disséminés à proximité pies transportant des brindilles de mots chuchotés au sommet d'un arbre de la cité flammes blanches du magnolia candélabre enraciné en pleine enfance travail de l'homme effaçant les coulures noires du déluge sur le mur qui supporte le terrain de jeux tu repartiras comme tu es venue avec l'empreinte des visages marqués au fer rouge partout dans le corps qui se retourne et s'accorder le temps de reprendre pied après avoir accordé tous les instruments dans le cercle à commencer par la voix tu danseras en catastrophe dans le cimetière tu apprendras comment celles qui savent prennent entre leurs mains l'enfant prématuré et en croisant les pouces doucement sur son thorax parviennent à faire battre son cœur trop faible tu feras avec tu feras sans et jeter les invectives aux orties, inventer en chantant dans la médiathèque l'histoire de Mélusine qui cuisine la soupe d'orties sur l'air de Jean petit qui danse prélever les bourgeons dans le roncier en mélangent joies et chagrins tu diras à la petite fille que ton bracelet aux perles de verre bleutées est fait de larmes cristallisées au fond de la mer tu remonteras à la surface pour le lui donner elle le portera et à son tour un jour traversera les vagues

Codicille : un peu rapide mais justement c'est un précipité

, 1 (*jardin du souvenir*), 2 (*la planche*)

Le nom du Lamier pourpre est tiré du mot grec désignant la gorge : le gosier, sa corolle évoquant une gueule ouverte.

Les coudes sont plantés dans les mousses.

Le parfum de la Violette odorante anesthésiant légèrement les récepteurs olfactifs, laisser passer quelques instants afin d'y être à nouveau sensible.

Les pieds sont sur les pointes.

La Pâquerette est l'œil du jour. Tolérante à la tonte même rase, sa fleur se ferme à la nuit en défense contre les herbivores : limaces, chevreuils.

Les jambes, tronc et cou sont alignés parallèles au sol.

Les extraits de la Véronique de Perse ont une capacité antioxydante et une activité inhibitrice sur les enzymes clés du diabète de type 2.

Un signe : les muscles abdominaux et fessiers tremblent.

Le nom scientifique du Lierre grimpant est une forme du verbe latin signifiant être attaché.

Poing droit dans la main gauche, pouce sur pouce.

, 3 (*son verre d'eau*)

Sans détacher ses yeux ni 1, du fond ni 2, du carrelage à travers l'eau mais en louchant sur 3, le tremblement de l'eau comme si était œillères en même temps que 4, lentille, déformante sinon grossissante et encore 5, comme un museau de transparence, les lignes de la pièce dansant dans son cercle le verre 6 : vidé d'un trait si ce

n'est en un souffle, ne reprenant ce dernier que 7, dans la précipitation sonore d'un enchaînement de 8 pleines gorgées.

, 4 (d'une main)

Je compte sur mon pouce.

Le silence se sera approfondi...

Je compte sur mon index.

L'avion approfondisseur de silence... aura passé.

Je retiens sur mon majeur.

L'avion spatialiseur du silence au-dessus de la tête.

— Est-il l'avion aux masques ? Nous manquons de masques... Je compte sur mon annulaire.

Le silence est le grand respirateur.

annulaire bis —

Le silence est le grand conspirateur.

annulaire ter —

Le silence est la grande inspiration.

Je conte à mon auriculaire. Ce que haut au ciel un avion — un à la fois — me susurre, que...

La laisse sonore des avions de ligne fait à l'atmosphère une expiration continue.

, 5 (*dépôt sauvage du jour*)

sous — noir — un paillason (bords entamés)

sous — jaune — une cagette de clémentines ou de bulbes
(bois et filet plastique, défoncée)

sous — bleu — un filet d'écumoire de piscine (manche ?)

sous — blanc — des morceaux de polystyrène expansé
(désagrégé)

sous — gris — des dalles emboîtables en mousse de tapis
de sol (déchirées)

sous — rouge — un seau à système d'essorage
ergonomique ("pas besoin de se baisser")

sous — verts — des déchets de taille (thuya, bambou)
à cheval sur le bord (de la chaussée — photgraphier)
— mauve — un drap-housse (140 cm, entier)

ou

Tombée (en monceau) de compléments circonstanciels
— où elle saute aux yeux —, la maison y demeure
suspendue cependant.

1

Fermer les yeux et continuer à marcher malgré la bascule soudaine dans la cécité qui durera dix secondes en comptant *et un, et deux...* Surtout ne pas ouvrir les yeux. Interdit, sinon c'est comme ouvrir grand la porte au malheur.

Sentir le corps se raidir, le pas se faire beaucoup moins pressant, la respiration se resserrer dans le sternum, mais continuer à avancer si on veut que ce qu'on vient d'imaginer soit vraiment *favorable*. Penser que les yeux vont se rouvrir sur le même et un autre monde. Par conséquent chasser toute pensée défaitiste, chasser la peur qui s'infiltré déjà dans tout le corps et ralentit le rythme du pas. Au contraire s'abandonner à la folie de cette conjuration, être tout entier dans ce tunnel obscur et mouvant qui débouchera forcément sur une bénédiction ou toute chose y ressemblant.

2

Lorsqu'une pensée poisseuse et plus sombre qu'un nuage d'orage risque de se présenter, s'appuyer sans hésitation aucune sur la contracture mortifère qui vient paralyser le corps. Il faut, ici, être plus rusé et déterminé que le malheur, le geste devra donc être foudroyant. Avec le dos du pouce de la main droite venir raturer le front de façon fulgurante et jeter à terre non moins

violemment la charge de mort qui cherchait à s'implanter dans la tête, les yeux, la langue, pour mieux envahir tout le reste. Répéter le geste trois fois, ne faire qu'un avec lui, être lui afin d'occire le mal. On peut se signer ou crier « saravá ! » C'est selon.

3

Parfois, il faut se soumettre à l'épreuve conjuratoire. Comme le fermer les yeux, elle doit arriver maintenant, tout de suite, et pas à un autre moment. Nul besoin *d'expliquer*. Quelque chose au dedans, ou bien hors de nous, peu importe, en a décidé ainsi. La voiture ou le bus qui arrive et qui va nous dépasser ne doit pas le faire avant que nous n'ayons atteint tel panneau de signalisation ou telle plaque scellée sur le trottoir. Aussi faut-il presser le pas, mais surtout ne pas courir, cela anéantirait tous les bienfaits du rituel. C'est comme souffler trop fort sur les braises, on tue le feu alors qu'il faut le maintenir dans sa combustion lente et puissante. Se remplir de toute la joie qui irradie lorsque l'on atteint l'objectif avant d'être dépassé par le bus ou la voiture maudite.

Cependant, si on rouvre les yeux avant le terme fixé, si le geste de la rature foudroyante est mollement exécuté, si l'on est dépassé plus tôt que prévu, on peut considérer qu'il ne s'est rien passé. Sans la présence de témoin, on peut décréter que le réel n'est pas ce qu'il prétend avoir été. Par conséquent on peut recommencer. Mais attention, on ne sait jamais. L'autre monde lui aussi pourrait avoir des limites qu'il convient de respecter.

Contempler le pied droit un peu tordu pour adhérer au carrelage sur lequel il est planté au bout du tibia en biais qui porte l'autre jambe | tenter de se réduire à ce petit espace entre la chaussure et le bas de la jambe.

Marcher sur le bas-côté d'une chaussée étincelante les yeux perdus sur l'horizon jusqu'à l'épuisement.

Contempler les cumulus épars en croyant deviner leur nage infiniment lente dans le ciel.

Caresser le haut du front à la lisière des cheveux en écoutant les voix charnelles de nonnes se perdre dans l'éther rythmé du grégorien jusqu'à ce que la main de plus en plus alentie s'immobilise.

Contempler les taches de lumière qui suivent le flot du fleuve en lente et irrésistible coulée.

Écouter le faux silence de la nuit se dissoudre pour accueillir les premiers bruits de l'aube attendue.

— Ta peur elle est en toi, pas en dehors de toi, la faire sortir de toi, la souffler, l'expirer, l'extirper. Ensuite, reprendre de l'air, ça va se faire tout seul, pas d'inquiétude là-dessus, mais expirer à fond, complètement à fond, jusqu'à plier le ventre, pour être plus efficace et vider tes poumons jusqu'au vide complet, le même que dans l'espace, vide intersidéral, pour te vider de ta peur. Souffler sur la peur en tempête, en orage, plutôt en ouragan, l'envoyer bien au-delà de tes frontières à toi, l'expédier, la chasser, la disperser, la balayer.

— Ta peur elle est en toi, ne pas la retenir, faire tout ce que tu peux pour qu'elle préfère partir plutôt que de rester tapie là dans ton corps. Ouvrir les mains à plat, écarter tous les doigts, et bien les regarder pour qu'ils cessent de trembler, parce que dans ton poing, trembler ça ne se voit pas, ça ne secoue pas la peur, ça ne lui fait pas perdre son trop bon équilibre, qu'elle ne puisse pas s'agripper, et puis qu'elle perde pied. Quand tu cesseras de trembler, la peur sera partie.

— Ta peur elle est en toi, alors toucher du bois, un arbre, une planche, une branche, de n'importe quel arbre, de n'importe quelle essence, ça n'a pas d'importance du moment que c'est du bois, un morceau de vrai bois même transformé en meuble, le bois te protégera.

— Ta peur elle est en toi, mais quand c'est la vraie peur, pas juste une crainte, une trouille, une angoisse, une phobie, ou encore un effroi, mais une peur hydraulique, une peur qui écrase tout, alors il faut marcher. Sortir et

puis marcher, écraser à chaque pas un peu plus de la peur, et respirer à fond, souffler aussi la peur. Marcher, marcher, marcher. Jeter au sol ta peur, l'enterrer, l'ensevelir, que les racines l'emprisonnent et l'empêchent de sortir. Marcher, souffler, un pas, un souffle, un pas, un souffle et si pas de forêt, pas d'arbres, pas de terre, alors marcher quand même, marcher dans ta tête, marcher dans tes rêves, marcher dans tes mains, tes dix doigts grands ouverts, mais marcher, marcher, marcher. Marcher pour piétiner la peur

Mélange de recettes collectées au coin d'une phrase, d'une remarque, d'une expression. Pas sûre que ça marche pour toutes les peurs. Je vais les essayer sur les peurs de Mow, la personnage de LVME. Si ça ne marche pas pour éliminer complètement ses peurs, ça devrait au moins l'aider à avancer quand même, même lestée de ses peurs.

Humidifier le bout de ses doigts au moment de remonter ses chaussettes sous les talons. Opérer la même suite de gestes pour se laver ou se raser, procéder toujours dans le même ordre, sans savoir ni pourquoi, ni d'où vient ce geste. Fermer les yeux au moment du décollage d'un avion et faire défiler dans sa tête une succession d'images d'explosions, la carlingue qui se déchiquette en altitude, les corps éjectés de l'habitacle avec une violence inouïe. Quand on ouvre à nouveau les yeux, le plus dur est passé, passons à autre chose. Fermer les yeux et soudain rien n'est plus pareil. Ne pas tourner la tête ou baisser les yeux au moment où quelqu'un nous interroge. Regarder droit devant soi, le regard flottant, espérant en vain échapper à la question. Ne jamais éteindre la chaîne Hi-Fi avant la fin d'un morceau de musique. Uriner dès que c'est possible, en se souvenant de ce précieux conseil de Jacques Chirac, entendu dans une interview, et dont la sagesse se confirme chaque jour où, contre toute attente, on risque de se retrouver sans la possibilité de le faire. Ne pas utiliser de cartes pour se promener dans une ville qu'on connaît déjà mais dont on espère trouver des endroits encore méconnus, et dans celles qu'on visite pour la première fois. S'aider d'un plan dessiné à la main pour mémoriser l'accès aux lieux d'une ville qu'on ne connaît pas. Ne jamais lire un livre sans l'avoir feuilleté au préalable, en lisant la première et la dernière phrase, en survolant le reste. Parler avec les mains tel un moulin à paroles. Demander systématiquement s'il y a quelqu'un à haute voix en entrant dans une pièce sombre, même si l'on est persuadé d'être seul dans l'appartement. Le soir,

se coucher sur le côté droit, mais ne jamais s'endormir sans s'être retourné au moins une fois du côté gauche. Retenir sa respiration lorsqu'on croise quelqu'un qui vient d'éternuer quelques mètres avant de nous croiser. Ne jamais descendre un escalier sans penser à la chute, voir la scène en contreplongée, le corps qui roule, la tête qui cogne contre le béton, le craquement au sol de l'os de la cheville. Balancer son corps d'avant en arrière quand on écoute quelqu'un lire son texte à voix haute, une manière d'en accompagner le rythme avec ses mouvements réguliers. Compter jusqu'à trois, mais sauter à deux.

Codicille : Parfois, à force de répéter certains gestes pour conjurer le sort, pour repousser la peur, ces gestes deviennent quotidiens et finissent par devenir des routines. Parfois, à force de ne pas être racontées, certaines choses se cristallisent en nous et se transforment en secrets. Parfois, ces secrets se révèlent en cascade quand on commence à en dresser la liste, dans le désordre de l'inventaire.

Laisser la porte ouverte pour inviter dehors dedans.

Danser cinq minutes par jour dans un dehors revisité par ces pas de côté.

Glisser la paume de ses mains de haut en bas de bas en haut en étalant la peau comme si on voulait se faire une grande tartine de miel.

Mettre tout à plat les coquilles le casse noix les miettes sur la nappe la serviette dépliée les assiettes abandonnées les chaises éparpillées la coupe de fruit au citron solitaire verdissant le ciel mouillé pointant à la fenêtre de lundi.

Lire à voix haute pour dompter les mots qui fileraient sur la pointe des pieds, les sortir de la page à la bouche, marquer leurs empreintes, roulantes, entraînantes, gouleyantes, enfin libérés du livre.

Le chat se couchera contre nous, nous ne bougerons plus, nous laisserons retomber l'agitation .

Le vent s'agitiera dans la cime des arbres, le feuillage bruissera en s'écartant pour laisser passer les bourrasques, quand le vent sera tombé, les oiseaux bruisserront.

Quand nous fermerons la porte du jardin, les plantes sortiront leurs racines de leur graine, soulevant l'opercule, dépliant leurs feuilles dans la chaleur de la lumière chauffant le sol grouillant de protozoaires, des enchytreides, de mycélium, de nodosités, de bactéries, de némapodes.

Ouvrir la porte du jardin et visiter chaque plante pour voir leur courbe de croissance.

Nager dans l'eau froide, revisiter tous les circuits du cerveau, dépasser le cercle polaire franchir le passage du nord-ouest retrouver ce qui a été dissocié, laisser la température du corps s'accoutumer, ouvrir grand ses yeux sous la surface du monde assourdi.

Nettoyer les carreaux en regardant le ciel rentrer dans la fenêtre, monter sur l'escabeau, la rue en bas, en équilibre.

Changer les draps du lit, changer le lit des draps.

Dormir pour semer les soucis et faire taire les aquabonistes .

Nous suivrons la peur, parfois nous la précèderons, nous la craindrons, nous la pisterons mais nous la croirons seulement quand elle étreindra notre gorge jusqu'à nous étrangler sans remords. Nous saurons à cet instant que la peur est cousue des boyaux des mourants, des autres, des nôtres.

Hantise humide fuyante revenante, pas de repos. Nous étoufferons palpitant d'épouvante le cœur rebattre les cartes de la désespérance encore et encore, comme un mauvais comédien pressé d'en finir.

Nous guetterons la rue tombant dans la nuit, le chuintement des pneus sur l'asphalte, l'accélération des pas hâtifs, les voix perchées d'agressivité, nous nous habituerons au faux silence de la ville lorsque plus rien ne bouge et que seul le vrombissement de l'air assourdira nos oreilles du trop-plein de promiscuité électrique.

La pie queue en éventail, nous l'attendrons, elle sera en retard, nous l'attendrons. Passeront les minutes, passeront les heures, nous attendrons. À sa place le moineau ou le pigeon viendront et on se dira qu'aujourd'hui encore on a eu de la chance, la journée peut enfin commencer. On l'a vu.

Les saluer du mot, de la main, les trois arbres, pour qu'ils veillent, défient le temps.

Caresser comme par hasard le tronc de l'amandier.

S'efforcer à sourire dans la pièce vide, pour que le geste devienne sensation, respiration.

Chanter, toi qui ne chantes pas, pour couvrir le tambourinement du poulx dans les tempes, le cliquetis de la montre, chanter pour opposer au temps mécanique, au temps social, celui insouciant.

Laisser le corps s'ancrer, s'alourdir, se calmer, se faire corps, pour tenir à distance cris, énervement, électricité ambiante, et leur insuffler de ce calme à l'apparente indolence.

Retirer les lunettes et voir le monde s'éloigner.

Fermer les yeux durant dix-sept minutes, se répéter que c'est peu dix-sept minutes, que l'on ne risque rien à essayer.

Noter, noter tout, pour les cas où la mémoire irait s'en aller.

J'entendrai le bruit de l'eau et les minutes deviendront des heures, et les murs disparaîtront, et l'impossible ne sera plus, et j'oserai.

Et nous parviendrons à nous parler, et nous parviendrons à vivre à la hauteur de ce que nous voulons, de ce que nous sommes.

Dans le lit, tourner le dos à l'armoire quand elle grince afin de signifier aux spectres que toute communication est refusée.

Savoir les guerres et bruits de guerres afin de faire face, sans moyens ou avec ceux qui seront, mais en connaissance de cause et des humains qui les causent.

Tant qu'il y aura des milans noirs qui tournoient par-dessus la colline, deux jeunes sortis du nid aujourd'hui avec le couple habituel, tant qu'il y aura des buses postées sur des poteaux ou des fils, je saurai que celui que j'aime est vivant et que bientôt nous allons nous parler.

Tuer les criquets d'Égypte, sept centimètres, se disant que c'est eux ou nous, car ils mangent les feuilles des haies avant les grandes chaleurs et sont annoncés par milliers.

Parait-il.

S'éloigner des médisants, pour ne pas être contaminés.

S'éloigner des cupides, pour ne pas être contaminés.

Percevoir tout ce que le corps permet.

Empiler du bois. Déplacer des pierres.

Conjurer les éclats de frayeur, dire non.

Conjurer les corruptions minuscules, dire non.

Conjurer les fictions mauvaises, dire non.

Abécédaire de survie, projet en cours, pas fini, susceptible d'être abandonné à tout moment, entre deux tempêtes émergentes, une peur bleue irritante, des cris de folie avant un excès de mélancolie, une échappée presque belle, ou venant du ciel, des étincelles...

Accompagner le désespoir de minuit moins le quart avec quelques gorgées d'un vin bio désulfité, ou admirer un simple verre d'eau, à moitié plein,

Baigner les hortensias de la véranda avec les gouttes de pluie qui ont tintinnabulé toute la nuit dans l'arrosoir en zinc, richesse inestimable que cette eau de là-haut,

Compter les sachets de graines à germer pour tenir, avec les légumes du potager, tout l'été sans rien acheter, sauf le pain de Chloé, pour bientôt l'autonomie ?

Dérrouler le tapis de yoga, ou sans tapis, par terre, sur la terre, s'allonger pour un temps indéterminé en *shavasana*, en quoi ?, en posture du cadavre, faire le mort, quoi,

Ecouter au petit matin le pigeon ramier annoncer avec son bec cogné contre la fenêtre l'heure de son petit déjeuner, s'extirper du lit juste pour lui,

Façonner un avion en papier avec la dernière facture d'électricité et verrouiller les radiateurs fatigués jusqu'au prochain hiver, ou partir pour toujours s'exiler dans les îles pacifiques,

G...

Hisser chaque matin la grand-voile de l'énergie toute puissante le long du mas osseux qui tient le corps à la verticale, aller chercher au-dedans la voie sublime de la *Kundalini*, c'est chaud et froid à la fois, ça picote, ça tremble, et ça monte, et ça monte...,

I...J...K...

Lentement, très lentement, encore plus lentement que le lentement d'hier, faire un pas devant soi sur une inspiration, attendre le signal de l'expiration pour faire un autre pas, et après un bon entrainement à la savoureuse lenteur, oser le *Kinhin*, remplacer le pas par un demi-pas. Trop forts ces japonais,

M

Nadi shodana, à toute heure, en solitaire, en groupe, dans le métro, le bus, le train, au bureau, au café, dans les toilettes, dans une salle d'attente, à l'entracte au théâtre, au musée, avant de déclarer sa flamme, de rompre, de dire le fond du tréfonds de sa pensée, après une colère, des cris, des pleurs, pendant une rancœur, un mal de cœur, un mal de tête, en entendant les mauvaises nouvelles d'ici et d'ailleurs, en croisant les images du malheur, de l'horreur, en pensant au pire, en se remémorant le pire, *nadi shodana*,

Oser danser en habit de pleine nudité sur une plage désertée, un coin de forêt isolé, au milieu d'un champ d'herbes folles, un corps à corps avec le sable, les fougères, l'écorce des arbres, les blés et les feuilles de tournesol, enfin peau contre peau,

Payer avec du cash, cash cash, parce que tout se paye, un jour, en cash, alors cache ton cash, ton black cash, cash cash, le cash qui claque dans tes doigts, fais-en ce que tu veux, il est à toi, à toi, rien qu'à toi,

« **Q**ue faire des cons », afficher ce titre d'un livre sur l'écran du téléphone mobile en grossissant le sous-titre « pour ne pas en rester un soi-même », humilité bien ordonnée pour un mot gros de quatre petites lettres,

R

Sauver des livres en guettant à la déchetterie les insoucieux des mots précieux qui viennent se délester de quelques vieux papiers reliés pas raccord du tout avec la nouvelle déco du salon,

T...U...V...W...X...Y...

Zinzin, se faire traiter de zinzin, se sentir pleinement, joyusement, zinzin, chercher d'autres zinzins à côté ou au loin, zinzinuler avec les mésanges charbonnières, ne pas confondre le zinzin avec le zozo, ni avec le zaza, encore moins avec le zuzu, lui trouver peut-être un lointain air de famille avec le zazou pour cette idée follement sérieuse d'être contre, vraiment contre, indéfectiblement contre, inexorablement contre. **La guerre.**

Tombés, nous abandonnerons nos dos usés à la tiédeur de la terre. Creusant notre souffle, nous marmonnerons des prières de vieux lierres grimpants et de gesses des prés.

Déchargés du poids de nos corps, nos pieds partiront marcher le monde. Légers et nus, ils ne marqueront le sol d'aucune empreinte et laisseront derrière eux des coulées de sèves neuves. Les sillages se croiseront, s'entrelaceront, des réseaux ardents illumineront la terre. Nos peurs déverseront en vain leurs ténèbres.

Résolus, nos pieds rajeunissent le monde.

Tenir ta peau et ton corps dans le creux de mes mains et
les glisser dans mon sac en guise de talisman

Avant d'ouvrir la porte, pour conjurer l'angoisse,
accomplir les petits gestes du matin un à un comme on
effeuille le jour

Boire son café à petites lampées avec la sensation
d'absorber les secondes et de faire corps avec le temps,
l'habiter pleinement

Certains jours, avant de poser le pied hors du lit, goûter
l'absolu silence de la chambre dans la pénombre qui pâlit,
surprendre bientôt le chant des oiseaux ou la pluie sur la
tôle du toit, s'effrayer juste un instant, par effraction, de
ne pas pouvoir suspendre le temps, surtout les matins de
ta peau tout contre

Respirer menu menu et attendre que ça passe

Ouvrir un livre basculer

Tu conjures la langue par l'élimination incluant parfois le meurtre. Tu cherches l'os.

Tu jures qu'on ne peut torturer la phrase que pour l'éclaircir, l'équarrir.

Tu conjures la mort du style en implorant la grâce. Tu n'oses plus, tu fouilles.

Tu jures de considérer l'humain jusqu'à l'os, jusqu'au crime. Tu t'apprêtes à dépecer le corps de la langue.

Et du corps sacrifié il ne restera plus qu'une armature de mots. Tu oses plus maintenant, tu conspires. Tu creuses un corps cadavre de mots, une forme de corps roué de mots.

Tu jures qu'il n'y a que ça. Et que ce soit.

Elle se lève le matin, fatiguée, courbatue. Pose tes pieds ! Bien à plat, plantés dans le sol, ça va aller ! elle se lève du lit, les pieds tiennent, plus solides qu'elle ne pensait. Encore un jour.

Elle ouvre la fenêtre, respire, fort, l'air est frais, revigore. Et puis il y a le soleil aujourd'hui, un soleil lumineux, qui baigne le paysage, qui éclaire ses yeux, qui illumine son cerveau, qui chasse les idées noires. Merci le soleil.

Elle traverse la journée, une journée comme les autres, un peu pénible, mais pas trop, le soleil la remplit, la rend supportable, même un peu plus que ça, plus agréable, enfin assez belle à vivre. Dans le jardin, le printemps se déploie, l'or des jonquilles scintille, les arbres se parent de rose et de blanc, l'herbe fait tapis semé de petits soleils. Elle se ressource dans la nature, merci les fleurs.

Elle dit même merci à sa machine à laver quand elle délivre le linge tout propre tout sent bon, bien travaillé, pas de panne, tout va bien cette fois-ci. Elle dit merci à la cafetière qui a fabriqué ce café odorant qu'elle aime boire le matin. Elle dit merci à sa cheminée, où les flammes finissent par se ranimer, ces flammes qui chaufferont la grande pièce, elle dit merci à ses mains qui ont réussi à tenir le plateau du petit déjeuner qui est devenu si lourd, elle dit merci aux objets qui ne tombent pas, qui ne la laissent pas tomber, elle regarde le ciel, elle hume l'air vif, elle dit bonjour à la voisine, merci de ta visite, elle entend la cloche de l'église sonner dans le village. Encore un jour.

Une conjuration est silence, un bout de bois taillé, un visage, affirme, dit, parle le mot, le langage qui t'arrive, le langage du silence de l'ancêtre revenu sur la rive. Quand est conjuré, maintenant passe caravane silencieuse, les deux bout du silence emplissent l'espace devant derrière, un espace par lequel on entrevoit quelque chose dans l'invisible, quelque chose est soufflé par-delà le temps et la matière, quelque chose d'inconnu à conjurer : le froid, l'attente, dans le temps s'engouffre les forêts, lieux de conjuration, lieu de conjuration tout sentier le long de la mer, toute crête, toute piste enneigée, le cerf sort du bois : conjuration céleste, l'animal, en soi conjure et fuit, porte son apparition en soi conjuration. Puis disparaît en laissant le ciel, les terres retournées, savoir qu'il faut recommencer toujours encore retrouver le temps de la conjuration qui apparaît et disparaît sans s'annoncer, sans prévenir, telle est la conjuration sorte de temps suspendu : l'apparition de quelque chose. Conjurée les terreurs de l'éternel retour de la terreur, du rêve de rapt, d'enlèvement, par l'animal, le capture est annulée - bruit de galop sur les feuilles et la mousse, passé le temps du rêve et des terreurs.

Sortir du lit encore engourdie, comme la nymphe de son cocon, s'étirer comme elle pour sortir de ma torpeur, articuler les pattes, mon exosquelette mimétique, l'actionner.

Ouvrir la fenêtre en grand et faire entrer la fraîcheur. Écouter les bêlements des bêtes, les aboiements des chiens. Humer l'odeur animale, de suint et de crottin, qu'exhale l'heure matinale.

Eveiller le regard dans les couleurs encore ternes de l'aube.

Sortir sur la terrasse et constater que le givre s'est installé dans la nuit, qu'il s'incruste encore sur l'herbe blanchie. Chercher des yeux un mouvement, percevoir la fourrure noire de la petite chienne qui tourne autour de la bergerie. S'en étonner, sourire.

Bien observer le versant de la colline et attendre que les premiers rayons de soleil baignent sa façade, que l'ombre des grands pins s'éclaire. Laisser les nuages s'effiloche. Brandir la lumière comme un secours. Gravier ainsi les premières marches du jour.

ne pas compter le nombre de jours le nombre de secondes — rythmeront le temps jusqu'à la fin — ne pas regarder de trop loin l'histoire profonde l'embrouillamini le cosmos des conditions de la vie chercher le petit repos dans le son de l'eau l'odeur du café trouver le calme dans les trois minutes d'une chanson — oui certaines choses persisteront à exister — nettoyer les surfaces avec du savon se contenter du propre du bien rangé ne pas se laisser distancer par le chaos véritable poser ses yeux sur la colline en croquant des chips et vagabonder dans le mot chips qui fait du bruit sous les dents — laisserons-nous longtemps sans broncher le cri hurler qu'il voudrait avoir prise ?

Au lever du jour enfiler son corps comme un pyjama.

Observer les étoiles, celles qui n'ont pas encore éteint leur lampe.

À l'ouverture du bac à compost, espérer rencontrer le regard de la souris qui y niche, imaginer ses galeries sur plusieurs étages, secrètement lui donner rendez-vous.

Choisir le bon stylo le bon cahier le bon carnet pour le bon usage, penser que celui-ci conviendra mieux que celui-là.

Les fenêtres s'allumeront alentour.

On guettera le faisceau des phares du tracteur s'invitant dans la cuisine, éclairant des surfaces que le soleil n'atteint jamais.

Les ombres découperont sur les murs des dentelles.

On recouvrira la tapisserie de la chambre de petites fenêtres colorées, de la taille d'un timbre-poste, à l'aide d'une planche à pochoir percée de lucarnes.

La nuit ouvrira des chemins, un sillage étoilé qui étouffera le tumulte et le cœur s'apaisera.

A travers les miroirs se reflèteront nos teints clairs juste après l'aurore. Il faudra garder les yeux ouverts, pour y retrouver les horizons passés.

Au creux des reins nous porteront les ombres comme une grande caresse et tout redeviendra rires.

Sous l'oreiller il y aura les couleurs de l'arc-en-ciel et la transparence des rivières, des bouts de laine et d'étoffes, un biscuit à peine entamé, ils nourriront le sommeil.

L'océan frappera la falaise, dispersant les embruns, les algues et les galets. Il emportera les fantômes et les armées, et derrière les volets, les soupirs s'allègeront.

Codicille : top chrono : 20 minutes mais une infinité de conjurations sont possibles et pourraient être des entrées de chapitres ou bien la possibilité d'une conjuration par personnage ou pour différents moments du récit. A garder comme possibilité de déploiement du récit.

Éruptives explosions,
Émissions d'effluves indigestes,
Crachats, expulsions, chaos,
Tout pourra être détruit, anéanti, exterminé,
Tout pourra défaillir et rien n'existera plus,
Que je n'aurai jamais cessé d'être attenante à la
clairvoyance.

À toutes mes convoitises, mes désirs et mes passions,
À mes attirances, mon avidité, mon exigence,
À toutes mes faims et à mes soifs,
Je tente de me défaire.

À la peur de vieillir,
De mourir à la nuit qui s'abattra sur nous,
À l'évidence qui nous enveloppera,
Je vois le jour.

Je combattrai l'entre-soi,
L'auto-centrisme,
L'outrance du moi-je,
Je m'acharnerai, ne me recroquevillerai pas,
Tel un ver de terre, chenille, limace, serpent et scorpion
fuyant à la moindre fraternité.

Un mot remplira l'abîme et ce mot est amour.

Face à ce qui me dépassera,

Je cite Victor Hugo, je cite Jacques Prévert, je cite la
profondeur,

Je tisse telle la femme oiseau de mes plumes
ensanglantées,

La toile de l'amour et de l'éternité.

Respirer.

Respirer large.

Se rouler en boule comme le hérisson et attendre que passe l'orage.

Arpenter Bath et regarder le portrait de Marilyn tenir tête à Jane Austen.

Regarder le pigeon aux couleurs irisées se poser sur la table et se demander si lui aussi aime le rose.

Croiser le regard de l'écureuil qui s'approche, plonger dans ses yeux vifs et en ressortir revigorée.

Appeler les fleurs, leur présence apaisante, chaque année elles reviennent, elles ne nous font pas faux bond.

Respirer.

Respirer au large.

Fuir la rive -- glisser -- comme une couleuvre --
plonger -- rêver qu'on plonge -- sombrer -- se mêler
aux algues -- se joindre aux poissons -- faire partie du
banc -- aussi longtemps qu'on peut

Ralentir marcher à tout petits pas -- pieds nus sentir la
poussière les aiguilles de pin le sable les galets l'herbe
nouvelle les petits cailloux qui font frémir le ventre

Se balancer sur sa chaise d'avant en arrière comme un
métronome

Se bercer dans son lit en roulant de gauche à droite et
vice-versa

Frotter à son majeur doucement son pouce et son index

Tenir le pouce brandi dans ses deux poings fermés

Faire les cornes avec sa main

Manger des dates

Dans l'urgence absolue poser au moins deux doigts sur
une surface en bois

Se marmonner les deux premières strophes de l'Ophélie
de Rimbaud

Caresser la tête du chien très longuement

En rêve ou en réalité, tracer un cercle au sol, le franchir et laisser s'échapper les conjurations.

Oh, force dormante des abîmes, toi qui sommeilles sous la surface du monde, entends mon appel et prête-moi ta puissance. Par le feu, par l'eau, par la terre et par l'air, que la chance vienne et reste en moi, comme le soleil éclaire le monde ! Esprit malin, retourne d'où tu viens, par la force du sel et du fer, tu n'as plus de pouvoir ici ! Allez, confiance, ouvrir la porte, même si l'air est froid, étendre les bras comme des branches et que le vent passe à travers. Faire trois pas en avant, un de côté, trouver un rythme, une pulsation, écouter les oiseaux, humer la mousse humide et se rappeler qu'on existe encore. Enterrer au pied de l'arbre une poignée de cheveux coupés, arroser d'urine ou de crachat, compter jusqu'à soixante-quinze et laisser s'éloigner le mal et le macabre. Allez, confiance !